



Échographie à l'hôpital public de Tirana.
La transmission du patrimoine passant, selon les traditions albanaises, par les garçons, de nombreux avortements sont effectués quand il s'agit d'une fille. Certaines cliniques privées pratiquent même des IVG alors que le délai légal est dépassé.

Dans ce pays des Balkans, candidat officiel à l'Union européenne, il naît plus de garçons que de filles. Cet écart du sexe-ratio à la naissance n'a rien de naturel. Les avancées technologiques en matière d'échographie sont parfois perverties pour opérer une sélection prénatale des fœtus.

Pourvu que ce soit un garçon



Albanie

PAR LAURÈNE DAYCARD
PHOTOS ALESSANDRO RAMPAZZO POUR CAUSETTE

À 25 ans, Luljeta rêvait d'amour. Mais dans son village, près de Tirana, la capitale, les possibilités de croiser l' élu de son cœur étaient minces. Gênée face à ce célibat jugé tardif, ses frères lui font entendre « raison ». Luljeta se fait alors passer la bague au doigt par Agron, un veuf de presque 15 ans son aîné, déjà père de deux filles. La jeune mariée, qui a arrêté ses études en première, s'installe chez son époux. Deux années plus tard, elle se retrouve enceinte. Au bout du quatrième mois, à l'issue d'une visite de routine à l'hôpital, le verdict tombe: c'est une fille. « Je n'aurais jamais pensé que ça poserait un problème, mais Agron ne voulait pas d'une autre fille dans sa vie, se remémore d'une voix à peine audible Luljeta, aujourd'hui âgée de 37 ans. Il avait besoin d'un fils. » Sa belle-sœur lui glisse le nom d'une faiseuse d'anges¹. Pour une quarantaine d'euros, cette dernière accepte de l'avorter clandestinement.

CHIFFRE NOIR DE L'AVORTEMENT

Depuis 1991 et la chute du communisme, régime caractérisé par une forte politique nataliste, l'avortement est légal en Albanie. En 1995, le délai a été fixé à douze semaines, soit le même qu'en France. Au-delà, l'interruption volontaire de grossesse (IVG) peut se pratiquer pour des raisons thérapeutiques. La patiente doit recueillir l'aval écrit de trois médecins.

Ces formalités n'ont jamais empêché Luljeta d'avorter passé le troisième mois. À 31 ans, lorsqu'elle retombe enceinte, l'échographie indique qu'il s'agit d'un fœtus féminin. Agron la condamne à repasser entre les mains de la faiseuse d'anges. L'an dernier,

ce scénario s'est répété une troisième fois. « Je me sentais coupable de ne pouvoir accoucher d'un garçon, reprend cette trentenaire au visage légèrement poudré et aux ongles peints en bleu. J'ai prié Dieu: pourquoi moi, pourquoi suis-je forcée à faire ce genre de choses? Je pensais que ça n'arrivait qu'à moi. » Depuis, Luljeta bénéficie du soutien psychologique de l'ONG Today for the future. Cet été, lorsqu'elle livrait ce récit, l'échine courbée sur un siège du local de Tirana, elle n'avait encore jamais donné la vie.

D'après l'Institut de statistiques albanais (Instat), il y a eu 6 442 IVG – spontanées ou planifiées – en 2013. Le parcours clandestin de Luljeta, non compris dans ces estimations officielles, prouve qu'il existe un chiffre noir de l'avortement dans ce pays de moins de 3 millions d'habitants. Et les statistiques démontrent que Luljeta n'est pas un cas à part. Cette sélection prénatale entraîne une masculinisation anormale des naissances. À quelques dixièmes de variations près, l'espèce humaine donne vie à 100 filles pour 105 garçons. Ce sexe-ratio est commun à tous les groupes ethniques. Il s'avère favorable aux hommes: la nature

étant bien faite, cela compense leur espérance de vie plus faible. En Albanie, le rapport de masculinité est de 109. En 2014, selon l'Instat, il y a eu 18 683 naissances masculines pour 17 077 naissances féminines. Si le rapport était dans la norme, 716 filles supplémentaires auraient vu le jour l'an dernier. L'enfant portée par Luljeta fait partie de ces *missing women* (« femmes manquantes »).

Cette notion a été popularisée en 1990 par l'Indien Amartya Sen, à la faveur d'un article publié dans le magazine *The New York Review of Books*. Le titre est choc: « Plus de 100 millions de femmes manquent ». À cette époque, les estimations de ce Nobel d'économie se limitent à l'Asie et au nord de l'Afrique. L'épicentre de ce drame – autrement baptisé *fémicide* – se situe toujours actuellement en Chine, où le sexe-ratio caracole à 117,8, et dans les États du nord de l'Inde, notamment le Pendjab (120,3) et l'Haryana (117,9). Ces dernières années, les démographes ont

cependant relevé d'importants écarts chez certains petits pays d'Europe orientale. En Arménie et en Géorgie, le taux de masculinisation est respectivement de 114,8 et de 111,8. En Azerbaïdjan, il grimpe à 116,8.

BAISSE DE LA FERTILITÉ ET SÉLECTION PRÉNATALE

Alerté par ces résultats, le démographe français Christophe Guilmoto s'est penché, au tournant des années 2010, sur les données du continent européen. « J'ai constaté un déficit [de filles, ndr] dans les Balkans occidentaux, signale cet éminent chercheur du Centre population et développement (Ceped)². C'était concentré en Albanie et dans ses alentours, où résident des populations albanaises: le Kosovo et l'ouest de la Macédoine. Mais aussi dans une population non albanaise, au Monténégro. » A contrario, lorsque l'on descend vers la Grèce, que l'on s'aventure à l'ouest, en Croatie, ou que l'on s'oriente vers la Roumanie, ces déséquilibres disparaissent.

Missionné par le Fonds des Nations Unies pour la population (Fnuap) et l'ONG américaine d'obédience chrétienne, World Vision, Christophe Guilmoto codirige avec son collègue de la London School of Economics, Arjan Gjonca, une enquête sur le cas albanais. Ce texte d'une centaine de pages, publié en 2012, observe: « L'Albanie correspond au profil des pays où la sélection prénatale s'est

rapidement développée une fois que la fertilité a baissé. » Dans les années 1960, les Albanaises avaient en moyenne 7 enfants. Parallèlement à un processus d'exode rural, ce taux est descendu à 3 dans les années 1990, avant de chuter jusqu'à 1,6 en 2010. Si, par le passé, les familles se permettaient d'avoir autant d'enfants que nécessaire pour obtenir un fils, la baisse de la fertilité laisse désormais peu de marge de manœuvre. La sélection prénatale survient généralement pour la seconde ou la troisième grossesse, lorsque les précédentes naissances étaient déjà féminines.

La psychologue Kristina Voko a conduit les enquêtes de terrain pour le Fnuap. En

“Parfois, quand je sais que le genre peut déranger, je mens en disant que je ne peux rien voir à cause de la position du fœtus”

Rubena Moisiu,
directrice de la maternité de Tirana

“J’ai l’impression d’avoir tué quelqu’un et je ne veux pas que mes filles ou d’autres personnes repassent par là”

Barie, 48 ans

juin 2015, elle nous reçoit dans les locaux du réseau journalistique Balkan Investigative Reporting Network Albania (Birn Albania), dont elle est directrice exécutive. Son emploi du temps est accaparé par les élections municipales, organisées pour la première fois suivant la règle de parité. La quinzaine de minutes que devait durer l’entretien se transforme en heure. « Quand on a démarré l’étude, on avait cette question: pourquoi est-ce que ça arrive? En Inde, c’est parce que les filles coûtent cher. En Chine, c’est pour la transmission du nom de famille, mais aussi bien sûr à cause de la politique de l’enfant unique, rappelle Kritina Voko. Ici, les garçons soutiennent plus financièrement la famille. Mais il y a aussi la transmission familiale à travers le nom, et dans certaines régions, toujours l’héritage des terres et de la maison. »

LE POIDS D’UN CODE MORAL ANCESTRAL

Dans le nord du pays, il existe en effet un code moral baptisé « loi du Kanun », selon lequel un homme vaut deux fois plus qu’une femme. Dans une logique patrilinéaire, cette dernière est exclue de la transmission des biens. Hérité du Moyen Âge, le Kanun n’a aucune force légale, mais continue d’imprégner certaines mentalités. La préférence pour le fils se manifeste partout à travers le pays et ses diverses couches sociales. Il est d’ailleurs usuel, lorsque l’on croise une femme enceinte, de la féliciter de la sorte: « *Kismet me një djalë* » ou « *Ishalla me një djalë* », qui se traduisent par « pourvu que ce soit un garçon! ». La sélection prénatale est le symptôme extrême d’une société dévalorisant le féminin. En Albanie, six femmes sur dix, âgées de 18 à 55 ans, déclarent ainsi être victimes de violences domestiques.

Rubena Moisiu, directrice de la maternité publique Koço Glozheni à Tirana, en connaît bien les rouages. Cette quinquagénaire est entrée au service gynécologique de cet édifice de béton blanc en 1987. La même année, le premier échographe y était installé. Cette technologie permettant de détecter le sexe du bébé par ultrasons, à partir de la seizième semaine, s’est propagée au fil des années 1990

à travers les centres hospitaliers du pays. « J’ai souvent des patientes qui s’allongent sur la table et me demandent: “Regarde, c’est une fille ou un garçon?” Ma réponse est invariablement celle-ci: il faut d’abord s’assurer que le bébé va bien, qu’il ait des mains, des jambes, un cœur. Le sexe devrait être la dernière chose à regarder. » Installée sur le canapé de son bureau, la praticienne lance, d’un rire jaune: « Parfois, quand je sais que le genre peut déranger, je mens en disant que je ne peux rien voir à cause de la position du fœtus. » Et, si la directrice affirme qu’aucun avortement sélectif n’est pratiqué dans son hôpital, elle dénonce le manque de contrôle des cliniques privées, où serait réalisé ce type d’opérations passé le délai des douze semaines.

Il y a quelques semaines, Rubena Moisiu a évoqué ce phénomène sur le plateau du talk-show *Njerez ne Fokus* (« Focus sur les gens ») de la chaîne News 24. Une telle exposition médiatique est encore rare en Albanie, où règne un fort climat de déni, parfois même au sein du corps médical. Pour la première fois à la télévision nationale, une femme avait accepté de témoigner, dos à la caméra. Nous la retrouvons autour d’un café à Burrel: Barie, 48 ans, revient une nouvelle fois sur cet épisode qui a failli lui coûter la vie. Pour accéder à cette ville d’une dizaine de milliers d’habitants, il faut s’embarquer dans un voyage en minibus d’un peu plus de deux heures à travers une route montagneuse. Les courbes d’une nature verdoyante défilent à travers la vitre.

L’histoire de Barie s’inscrit dans ce décor majestueux. Il y a vingt-quatre ans, alors que le communisme venait de s’effondrer, cette mère de famille tombe enceinte pour la quatrième fois. Après avoir scruté la forme du ventre, sa belle-mère lui prédit que le fœtus est de nouveau féminin. Si la grossesse n’est pas interrompue, elle la menace de l’expulser et de marier son fils à une autre.

Comme le veut la tradition, Barie avait quitté le foyer paternel pour s’installer chez son mari, avec sa belle-famille, dans une ferme. « J’avais honte que ça soit encore une fille », se souvient-elle, les traits crispés. Pendant deux semaines, elle s’épuise – se



torture – à la tâche jusqu’à déclencher une hémorragie. « À l’hôpital, j’ai trouvé une connaissance, payé l’équivalent de 17 euros et on m’a aidée à avorter avec des médicaments », poursuit cette mère de 48 ans, qui a depuis donné naissance à un garçon, le petit dernier. En confiant ce témoignage, Barie révèle que la sélection prénatale a pu exister avant l’arrivée des échographes, sur la base de diagnostics non scientifiques.

BRISER L’OMERTA

Près d’un quart de siècle après les événements, Barie s’est décidée à briser l’omerta. « J’ai l’impression d’avoir tué quelqu’un et je ne veux pas que mes filles ou d’autres personnes repassent par là », motive-t-elle. Son mari, présent à ses côtés, glisse, sans décrocher son regard du sol: « Je suis triste de ne pas avoir été assez fort pour protéger ma femme. » Comme de nombreux Albanais depuis quelques mois, le couple envisage d’émigrer en Allemagne pour trouver du travail. La voix hésitante, Barie s’interroge: « Est-ce que cela existe aussi là-bas? »

1. C’est ainsi que l’on nommait les femmes qui réalisaient des avortements clandestins.

2. Unité mixte de recherche université Paris-Descartes/ Institut de recherche pour le développement.

1. À Tirana, Migena Ismailati dans les locaux de Today for the Future, une ONG qui lutte pour l’égalité des genres.

2. La directrice de la maternité de Tirana, Rubena Moisiu, a dénoncé sur un plateau télé les avortements visant les fœtus féminins.

3. Il y a vingt-quatre ans, avant l’arrivée des échographes, Barie a été contrainte par sa belle-mère à avorter. Cette dernière supposant, à la forme de son ventre, qu’elle attendait une fille.

4. Un jeune père et son fils, né la veille.

5. Dans la capitale albanaise, la clientèle des bars est très masculine, sauf dans le centre-ville.

6. Le service des prématurés.